peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme, elle a de l'ambition, elle craint d'être trompée; elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin. » Duclos nous a laissé d'Elisabeth un portrait plus achevé, sinon plus flatteur : « Cette princesse, dit-il, avait de l'esprit naturel, mais sans la moindre culture; elle l'avait souvent faux, et la passion l'égarait encore : cherchant toujours son intérêt personnel, elle s'y trompait dans bien des occasions, et prenait de fausses routes pour y parvenir. Elle avait de l'ambition sans élévation d'âme. Incapable d'affaires, faute de connaissances, les défiances et les soupçons faisaient toute sa prudence. Elle avait la finesse et le manége des gens du peuple. Violente par caractère, elle se contenait par intérêt. Employant l'artifice où la candeur l'eût mieux servie, elle supposait toujours qu'on voulait la tromper, parce qu'elle en avait le dessein. Elle aimait les rapports, disposition dans un prince qui remplit sa cour de délateurs... »

Dans un ouvrage intitulé : *Hommes et Dieux*, M. Paul de Saint-Victor a consacré un chapitre, le plus intéressant à coup sûr et le plus étudié, à Charles II, à ses successeurs et à leur cour. Dans ce chapitre nous trouvons une page sur Philippe V et sur ses rapports avec Elisabeth de Parme; nous la transcrivons, parce qu'elle nous fait pénétrer plus avant dans l'intimité de cette reine d'Espagne, et achève, complète le portrait que nous avons essayé d'en faire : « Philippe V reproduit exactement Charles II; on dirait une métempsycose. Le tempérament seul diffère; l'impuissance fait place au satyriasis, mais ces extrêmes aboutissent au même résultat. Enchaîné par sa piété au lit conjugal, Philippe V devient l'esclave de ses deux femmes; il dépend d'elles autant que l'affamé de celui qui le rassasie. La première reine, Marie-Louise de Savoie, secondée par la princesse des Ursins, le séquestre comme un idiot; elle le fait invisible et inabordable; elle lui défend le jeu, la chasse, les promenades, les conversations. Les rideaux de l'alcôve nuptiale s'étendent entre lui et le monde, aussi épais qu'une muraille. Mme des Ursins a seule le droit de les entr'ouvrir et d'interrompre ce perpétuel tête-à-tête. Sa seconde femme, Elisabeth de Parme, resserre encore sa captivité. Lui-même s'y complaît d'ailleurs et ne demande qu'à la rétrécir. Comme ces prisonniers dont le corps a pris le pli de l'angle de leur cachot, et que l'espace déconcerte, il n'est à l'aise que dans la clôture. »

Saint-Simon a décrit en détail cet accouplement enchaîné : c'est le supplice des jumeaux siamois, aggravé par la représentation et par l'étiquette. Le roi et la reine n'ont qu'un lit, qu'un appartement, qu'un prie-Dieu, qu'un carrosse; s'il faut le dire, qu'une même garde-robe. Ils se gardent l'un l'autre mutuellement à vue. Dans toute sa journée, calculée seconde par seconde, la reine est libre un demi-quart d'heure; c'est le matin, tandis que le roi s'habille et que l'*assafeta* la chausse. Le parallélisme géométrique de leurs existences décrit à ce moment un léger écart. La reine peut alors glisser un mot à l'oreille de sa confidente, ou recevoir d'elle un papier furtivement serré dans son *gardinfante*. En dehors de cette échappée, respiration hâtive entre l'oppression du jour et celle de la nuit, la reine ne sort pas de l'ombre du roi. « La chaîne était si fortement tendue, dit Saint-Simon, qu'elle ne quittait jamais le côté gauche du roi. Je l'ai vue plusieurs fois au Mail, emportée des instants par un récit ou par la conversation, marcher un peu plus lentement que le roi et se trouver à quatre ou cinq pas en arrière, le roi se retourner, elle à l'instant même regagner son côté en deux sauts, et y continuer la conversation ou le récit commencé avec le peu de seigneurs qui la suivaient, et qui, comme elle, et moi avec eux, regagnaient promptement aussi ce si peu de terrain qu'on avait laissé perdre. » La confession même ne l'isolait pas. Le roi surveillait son entrevue avec le prêtre d'un cabinet contigu; il en comptait les minutes. Lorsque le temps prescrit était dépassé, il entrait dans la chambre et la confession finissait.

Sainte-Beuve a consacré deux de ses intéressantes et fines causeries du lundi (16 et 23 février 1852) à la princesse des Ursins, et, par son sujet même, a été amené à nous présenter Elisabeth Farnèse. Nous allons lui emprunter quelques lignes; elles ne feront pas, certes, double emploi avec ce que nous avons écrit plus haut : « La catastrophe qui précipita Mme des Ursins, dit l'éminent critique, est restée un des événements les plus singuliers, les plus dramatiques et les plus inexpliqués de l'histoire. On sait que la charmante reine à laquelle elle appartenait étant morte à l'âge de vingt-six ans (14 février 1714), Philippe V dut songer incontinent à se remarier. Mme des Ursins, parmi les princesses d'Europe, en choisit exprès une des moindres, qu'elle pût créer comme de ses mains et former à sa dévotion. La princesse Elisabeth de Parme, objet de ce choix, et qu'elle n'avait préférée que parce qu'elle l'avait mal connue, entra donc en Espagne. Le roi s'avança à sa rencontre sur le chemin de Burgos, et Mme des Ursins prit elle-même les devants jusqu'à une petite ville appelée Zadraque. Le 23 décembre, comme la reine y arrivait, Mme des Ursins la reçut avec les révérences d'usage. Puis l'ayant suivie dans un cabinet, elle la vit à l'instant changer de ton. Les uns disent que Mme des Ursins ayant voulu reprendre à la coiffure et à la toilette de la reine, celle-ci la traita d'impertinente et s'emporta aussitôt. D'autres racontent (et ces divers récits se complètent sans se contredire) que Mme des Ursins ayant protesté de son dévouement à la nouvelle reine, et assuré Sa Majesté « qu'elle » pouvait compter de la trouver toujours entre » le roi et elle, pour maintenir les choses dans » l'état où elles devaient être à son égard, et lui » procurer tous les agréments dont elle avait » lieu de se flatter, » la reine, qui avait écouté assez tranquillement jusque-là, prit feu à ces dernières paroles, et répondit qu'elle n'avait besoin de personne auprès du roi; qu'il était impertinent de lui faire de pareilles offres, et que c'en était trop de lui parler de la sorte. Ce qui est certain, c'est que la reine, chassant outrageusement Mme des Ursins de son cabinet, fit appeler M. d'Amesaga, lieutenant des gardes du corps, qui commandait son escorte d'honneur, lui ordonnant d'arrêter Mme des Ursins, de la faire monter sur-le-champ dans un carrosse et de la conduire aux frontières de la France par le chemin le plus court et sans s'arrêter nulle part. Comme M. d'Amesaga hésitait, la reine lui demanda s'il n'avait pas un ordre particulier du roi d'Espagne de lui obéir en tout et sans réserve, ce qui était vrai. Mme des Ursins fut donc arrêtée et enlevée à l'instant, dans sa toilette d'apparat, et emmenée à six chevaux à travers l'Espagne. On était en plein hiver, et elle avait plus de soixante-douze ans..... Tout porte à croire que ce fut le roi d'Espagne qui, oubliant les longs services de Mme des Ursins et à bout de sa domination, dont il n'osait s'affranchir, donna l'ordre à sa nouvelle épouse de prendre tout sur elle; et cette dernière qui, ainsi qu'Alberoni, son conseiller, était de la race des joueurs intrépides en politique, n'hésita pas un seul instant à faire pour son coup d'essai cette exécution de maître. Elisabeth de Parme se sentait trop un personnage de première force pour pouvoir exister à côté de Mme des Ursins sur la même scène. »

C'est de cette même Elisabeth, née pour le trône, que le grand Frédéric a dit : « La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne et la vivacité française formaient le caractère de cette femme singulière; elle marchait audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenait, rien ne pouvait l'arrêter. »

Le faible Philippe trouva un maître dans cette femme artificieuse, dissimulée et qui joignait à un caractère viril un esprit de domination énergiquement prononcé. Elle eut une très-grande part dans les affaires de ce règne, mais se laissa, bien qu'on en ait dit, diriger elle-même par l'adroit Alberoni, si bien qu'elle se rendit odieuse aux Espagnols par la préférence impolitique qu'elle accorda aux Italiens. Une partie de sa vie se consuma à créer pour ses fils des Etats indépendants, et la mort de son époux (1746) la força de se résigner à la retraite.

ÉLISABETH ou **ISABEAU DE HAINAUT**, reine de France, née en 1169, morte en 1190. Elle était fille de Baudouin V, comte de Hainaut, et épousa Philippe-Auguste en 1180, à l'âge de onze ans. En 1187, elle donna le jour à Louis VII, et mourut deux ans plus tard, en accouchant de deux jumeaux.

ÉLISABETH ou **ISABELLE D'ARAGON**, reine de France, née en 1247, morte en 1271. Fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, elle fut mariée en 1262 au fils de saint Louis, plus tard roi de France sous le nom de Philippe le Hardi. Comme avait fait la reine Eléonore en 1147, à l'exemple d'un grand nombre de nobles châtelaines auxquelles l'histoire a donné le surnom des *Dames aux bottes d'or*, Elisabeth suivit son époux dans la seconde croisade entreprise par saint Louis, croisade qui devait être fatale à la famille royale, à la France elle-même et après laquelle la Palestine devait retomber tout entière sous le joug musulman. Louis IX était mort, et son fils Philippe revenait en France, riche des dépouilles que lui avaient laissées ceux qu'avait emportés la peste; il revenait héritier de presque toute sa famille : héritier de son père, qui lui laissait le royaume de France; de son frère Jean Tristan, qui lui laissait le Valois; de son oncle Alphonse, qui lui laissait tout le midi de la France; enfin, du comte de Champagne, roi de Navarre. Il se hâtait, et déjà il était arrivé en Calabre, près de Cosenza, lorsque le cheval que montait son épouse, la nouvelle reine de France, chevauchant près de lui, fit un écart. Elisabeth se laissa tomber. Or elle était enceinte et même fort avancée dans sa grossesse. Elle fut blessée et, quelques jours après, elle expirait en mettant au monde un enfant qui ne lui survécut que quelques heures.

ÉLISABETH ou **ISABELLE D'AUTRICHE**, reine de France, née en 1554, morte en 1592. Fille cadette de l'empereur Maximilien II, elle fut mariée, le 26 novembre 1570, au roi de France Charles IX, malgré l'opposition de Philippe II, qui avait épousé sa sœur aînée. Elisabeth était bonne et douce, s'accordent à dire tous les chroniqueurs de l'époque, même Brantôme; elle avait un esprit très-orné, le cœur droit; elle était belle surtout. Charles IX, s'il l'eût aimée, eût peut-être été un bon roi, car il n'avait rien dans l'âme de la bassesse de sa mère, rien de l'obscénité de son frère Henri, des défauts de sa race, de la race des Valois; peut-être eût-il préservé sa mémoire de la malédiction qui pèsera éternellement sur le massacreur du 24 août 1572. Mais Charles IX n'avait épousé la sainte et pure fille de Maximilien que par des raisons politiques; « il aimait ailleurs, » il aimait Marie Touchet, il l'aima jusqu'à la mort. « Deux choses avaient force sur lui, dit Michelet, la musique et cette calme Flamande. C'est en elle qu'il se réfugia aux deux moments les plus terribles. Le seul enfant qu'il laissa d'elle fut conçu dans le désespoir, au jour où on lui fit dire qu'il avait voulu le massacre. Et peu après, quand il mourut, parmi les ombres et les visions de la Saint-Barthélemy, il la fit venir encore, chercha en elle le suicide, et s'extermina par l'amour..... »

Pendant ce temps, Elisabeth, qui, dit-on, aimait cependant Charles IX, mais qui était chrétienne jusqu'à la résignation, jusqu'à l'abnégation, jusqu'au martyre, priait et pleurait, retirée en son oratoire; elle fut étrangère à tous les événements sinistres qui ont marqué, taché de sang les pages de la vie de son époux; elle les ignora jusqu'au jour où ils furent accomplis et sans remède. On raconte qu'elle n'apprit qu'à son réveil les hideux et lâches assassinats de la funeste nuit de la Saint-Barthélemy. A cette nouvelle, égarée, folle de désespoir, elle se jeta aux pieds de son crucifix, et durant de longues heures elle resta anéantie, baignée de pleurs, implorant de Dieu le pardon du crime odieux que son mari venait de commettre, ou plus exactement de permettre.

Charles IX, s'il n'aimait pas Elisabeth, estimait ses hautes qualités morales, et le témoignage de cette estime est consigné dans la page suivante de Brantôme : « Il la recommanda en mourant à Henri IV, alors roi de Navarre, avec beaucoup de tendresse : « Ayez » soin de ma fille et de ma femme, lui dit-il; » mon frère, ayez-en soin, je vous les recom» mande. » Pendant sa maladie, Elisabeth passait en prières pour sa guérison tout le temps qu'elle n'employait pas auprès de lui. Lorsqu'elle l'allait voir, elle ne se plaçait pas auprès de son lit, mais un peu à l'écart, et en perspective. A son silence modeste, à ses regards tendres et respectueux, on eût dit qu'elle le couvrait, dans son cœur, de l'amour qu'elle lui portait. Puis, ajoute Brantôme, « on lui voyoit jeter des larmes si tendres et si secretes, que qui ne prenoit pas bien garde n'y eût rien connu; essuyant ses yeux humides, qu'elle en faisoit pitié très-grande à chascun; car, continue-t-il, je l'ai vue. Elle renfermoit sa douleur; elle n'osoit pas laisser paraître sa tendresse, elle craignoit que le roi ne s'en aperçût. » Le prince ne pouvait s'empêcher de dire en parlant d'elle, « qu'il pouvoit se flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non de la France, non pas de l'Europe, mais du monde entier. »

A la mort de Charles IX, Elisabeth se retira en Autriche et fonda à Vienne un monastère. C'est dans cette retraite que, dès lors, elle vécut, partageant sa vie entre les pauvres, la prière et la culture des lettres, qu'elle aima beaucoup et pour l'amour desquelles, sans doute, elle honora toujours d'une singulière affection une femme peu semblable à elle, une vierge folle, sa belle-sœur Marguerite, reine de Navarre. C'est même à elle, qui n'en avait que faire, en vérité, qu'elle dédia sa *Parole de Dieu*, et aussi son autre ouvrage sur les *Evénements les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps*.

ÉLISABETH DE BAVIÈRE, reine de France. V. Isabeau de Bavière.

ÉLISABETH DE POLOGNE, reine de Hongrie, morte en 1381. Elle était fille de Ladislas, roi de Pologne, et épousa Charobert d'Anjou, roi de Hongrie, en 1319. Elle faillit un jour périr sous le poignard d'un assassin : Félicien Zach, ayant pénétré dans le château de Vicegrad, se mit à poursuivre la famille royale, atteignit la reine et lui abattit quatre doigts d'un coup de son arme. (V. Zach.) Elisabeth fut régente de Hongrie et de Pologne pendant la minorité de son fils, Louis Ier, dit *le Grand;* mais une révolution l'obligea à quitter précipitamment la Pologne, et elle vint mourir en Hongrie. Elle a, dit-on, inventé l'eau aromatique connue sous le nom d'*Eau de la reine de Hongrie*.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine de Hongrie et de Pologne, morte en 1381. Elle était fille d'Etienne, ban de Bosnie, et épousa, en 1363, Louis Ier, dit *le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne. Après la mort de son époux, elle devint régente des deux royaumes, pendant la minorité de sa fille Marie; mais Charles Durazzo, prince napolitain, s'empara de la Hongrie en 1385. La régente et son ministre Gara trouvèrent l'occasion de faire assassiner l'usurpateur, et mirent à mort un grand nombre de ses partisans; mais l'un d'entre eux, Jean de Horwath, ban de Croatie, attira la reine et son ministre dans une embuscade, fit décapiter le premier et noyer la seconde, après l'avoir enfermée dans un sac. La jeune reine Marie fut jetée en prison; mais, délivrée par son fiancé, elle vengea sa mère en faisant périr dans d'affreux tourments Horwath et ses complices.

ÉLISABETH DE POLOGNE, reine de Hongrie et de Transylvanie, fille de Sigismond Ier, roi de Pologne, née en 1518, morte en 1558. Elle épousa, en 1539, Jean Zapolski, voïvode de Transylvanie et roi de Hongrie, et lui donna un fils en 1540. Ayant perdu son mari onze jours après, elle devint régente; mais le sultan et la maison d'Autriche se disputèrent alors la Hongrie, et Elisabeth dut, pour trouver la paix, abandonner à Ferdinand d'Autriche la Transylvanie, en échange des principautés d'Oppeln et de Ratibor, en Silésie. Elle se rendit alors à Cassovie; mais Ferdinand refusa de la mettre en possession des territoires qu'il lui avait promis. Enfin, en 1554, les Turcs s'unirent aux partisans de la régente pour chasser les Autrichiens, et Elisabeth reprit le gouvernement de la Transylvanie, qu'elle garda jusqu'à sa mort.

ÉLISABETH-CHARLOTTE D'ORLÉANS, duchesse de Lorraine et princesse de Commercy, née en 1676, morte à Commercy en 1744. Elle était fille du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et épousa, en 1698, Léopold, duc de Lorraine, à qui elle donna treize enfants, dont l'aîné, François-Etienne, épousa Marie-Thérèse d'Autriche et devint empereur d'Allemagne. A la mort du duc, son époux (1729), Elisabeth prit la régence, et se distingua dans son gouvernement par une grande prudence, mêlée à la fois de douceur et de fermeté. Elle prit le titre de princesse de Commercy à l'époque de la cession de la Lorraine au roi de Pologne (1736).

ÉLISABETH ou **ISABELLE DE FRANCE**, duchesse de Milan, fille du roi de France Jean le Bon, née à Vincennes en 1348, morte en 1372. Elle épousa, en 1360, Jean-Galéas Visconti, prince milanais, à qui elle apporta en dot le comté de Vertus en Champagne. Pour obtenir un parti si honorable, Jean-Galéas avait dû payer à Jean II une somme de 600,000 florins.

ÉLISABETH ou **ISABELLE DE FRANCE**, reine de Navarre, née en 1241, morte en 1271. Son père, Louis IX, roi de France, lui fit épouser Thibaud II, comte de Champagne et roi de Navarre, qui accompagna son beau-père à la croisade avec sa femme, et mourut à son retour (1270). Isabelle ne lui survécut que trois mois. Elle mourut sans enfants.

ÉLISABETH ou **IZABEL DE PORTUGAL**, reine de Portugal, morte à Evora en 1455. Fille de dom Pèdre, régent de Portugal, elle épousa, en 1447, son cousin Alphonse V, surnommé l'*Africain*, roi du même pays. Après la mort de son père, qui s'était armé contre son gendre, et qui périt sous les murs de Lisbonne, elle ne tarda pas à succomber elle-même, laissant deux enfants, dont l'un succéda à Alphonse V sous le nom de Jean II. On a dit, sans preuve certaine, qu'Elisabeth avait péri empoisonnée par les ennemis de son père. Son époux fut tellement affecté de sa mort qu'il refusa depuis de se remarier.

ÉLISABETH-CHRISTINE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL, reine de Prusse, née le 8 novembre 1715, morte le 13 janvier 1797. Fille du duc Albert de Brunswick-Wolfenbuttel, elle fut mariée le 12 juin 1733, au prince de Prusse, devenu roi en 1740, sous le nom de Frédéric II.

Elisabeth-Christine avait le cœur excellent et haut placé, un esprit charmant, une instruction peu commune; elle aimait les lettres, elle les cultiva, et, si son nom n'appartenait pas à l'histoire par la position où l'éleva son mariage, il serait inscrit, à coup sûr, dans la liste des femmes supérieures par l'intelligence. Frédéric II, cependant, le grand Frédéric, le philosophe, l'homme de lettres, le poëte, le correspondant des encyclopédistes, l'ami, le Mécène de tous ceux qui travaillaient au progrès de la pensée humaine, n'aima point Elisabeth : on ne sait point au juste pour quelle cause; mais, s'il ne l'aima pas, il sut estimer son caractère, apprécier ses vertus, admirer ses éminentes qualités intellectuelles. Lorsque, en 1720, il fut appelé au trône, voici ce qu'il écrivit à celle qu'un mariage forcé, que des considérations politiques lui avaient donnée pour épouse et loin de laquelle il vivait depuis sept années : « Tout le royaume sait, madame, de quelle manière je vous ai conduite à l'autel; vous seule savez comment depuis j'ai vécu avec vous. Ces considérations peut-être vous font craindre qu'aujourd'hui, devenu maître de mes actions, je ne renonce aux obligations que je n'ai contractées que parce qu'on m'y avait forcé, et qui, de mon côté, n'ont jamais été remplies. Mais sachez, madame, que votre patience, votre tendresse, vos qualités aimables et vos vertus m'ont depuis longtemps ouvert les yeux, quoiqu'il y ait dans mon caractère je ne sais quoi qui m'a empêché de faire cet aveu avant le moment où je puis le faire d'une manière qui prouve à vos yeux et à ceux de tout le monde qu'il est l'effet de ma propre détermination. Ce moment est venu, et je vous invite, madame, à partager avec moi un trône que vous êtes si digne d'occuper. »

Le 1er juin de la même année, Elisabeth arrivait à Berlin, et le jeune roi la présentait à la cour, qui ne la connaissait pas, qui l'avait oubliée : « Voilà votre reine, » dit-il. Pauvre reine de parade, qui eût mieux aimé

moins de respects, moins de considération extérieure, moins d'honneurs vains, et un peu plus de bonheur vrai. Elle se résigna cependant et bientôt elle quitta Berlin pour aller s'enfermer dans la résidence que lui avait désignée son mari, à Schœnhausen. C'est là qu'elle vécut, essayant de se consoler de la froideur de son époux, de l'oublier, par la culture des lettres. C'est de cette fastueuse résidence qu'elle a daté toutes ses œuvres, quelques volumes allemands traduits en français, et quelques ouvrages écrits en notre langue et dont voici les titres : *Méditations à l'occasion du renouvellement de l'année, sur les soins que la Providence a pour les humains* (Berlin, 1777, in-8°); *Réflexions pour tous les jours de la semaine* (Berlin, 1777, in-8°); *Réflexions sur l'état des affaires publiques en* 1778, *adressées aux personnes craintives* (Berlin, 1778, in-8°); *la Sage révolution* (Berlin, 1779).

Le 16 août 1786, le roi Frédéric II mourait, après cinquante-trois années d'un mariage non consommé, et ses dernières paroles sont encore un témoignage de haute considération, presque de vénération, pour Elisabeth : « Elle ne m'a pas causé le moindre déplaisir pendant mon règne, dit-il, à son neveu Frédéric-Guillaume, et elle mérite le respect, l'amour et l'estime, à cause de sa vertu inébranlable. » Puis, après l'avoir recommandée à son héritier, il ordonna que sa pension annuelle fût portée de 41,000 à 51,000 rixdales. C'était augmenter la part des pauvres; car, bienfaisante autant qu'instruite et vertueuse, elle employait en aumônes la presque totalité de ses revenus.

Elisabeth-Christine mourut le 13 janvier 1797, âgée de quatre-vingt-deux ans.

ÉLISABETH PETROWNA, impératrice de Russie, née en 1709, morte en 1762. Fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire, elle monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, à la suite d'une conspiration tramée par son amant Lestocq, contre Ivan, héritier présomptif, trop jeune et trop faible d'esprit pour résister.

Le règne précédent, celui de l'impératrice Anne, ou, plus exactement, celui de son favori, le féroce Biren, avait été signalé par un changement considérable dans la politique extérieure et intérieure de la Russie : les grands, à force de vouloir empiéter sur l'autorité du souverain, avaient perdu la direction des affaires, qui était passée entre les mains des étrangers. Le règne d'Elisabeth fut une réaction du vieux parti russe contre le système civilisateur de Pierre Ier, et surtout contre les étrangers qu'Anne avait mis à la tête des affaires. Voilà pour l'intérieur.

A l'extérieur, Elisabeth soutint deux guerres : la première, contre les Suédois, en 1743, qui se termina par la paix d'Abo, avantageuse pour la Russie; la seconde, contre la Prusse (1756-1761), la Russie ayant pour alliées l'Autriche et la France, pour laquelle l'impératrice fit preuve d'une constante amitié, de sympathie, de prédilection.

Elisabeth a été appelée Clémente par ses contemporains; mais ce surnom n'a pas été ratifié par la postérité, car si elle fut fidèle à la promesse qu'elle avait faite en montant sur le trône de ne faire mourir personne, si elle ne teignit pas de sang les échafauds, jamais, dans cette histoire de Russie, pleine de violences et de meurtres, jamais, autant que dura le règne d'Elisabeth, tant de victimes ne furent ensevelies dans les cachots ou déportées aux mines de Sibérie. Tout complot, toute conspiration de palais, la moindre intrigue de cour, était violemment réprimée, punie comme un crime. Mme Lapoukin fut durement exilée pour cette seule raison qu'elle était plus belle qu'Elisabeth. Voici, à ce propos, le portrait que M. Castera fait de l'impératrice : « Elisabeth ressemblait à Catherine, sa mère, et était encore plus belle. Elle possédait une taille avantageuse et admirablement proportionnée; et quoique ses traits fussent un peu grands, sa physionomie n'en avait pas moins une douceur inexprimable, qu'elle augmentait encore par la grâce d'une conversation souvent enjouée et presque toujours flatteuse. Mais, si elle égalait sa mère par ces avantages, qui prêtent tant de charmes à la société d'une femme; si elle la surpassait dans son goût démesuré pour les plaisirs, elle était loin d'avoir comme elle cette force d'âme qui donne à ceux dont elle est le partage un ascendant irrésistible sur tout ce qui les entoure : au lieu de savoir dominer les autres, Elisabeth se laissait sans cesse dominer par eux. »

Belle, Elisabeth aima à parer sa beauté, et l'on raconte ce fait incroyable : elle ne permit jamais que les dames de sa cour portassent les modes qu'elle avait adoptées que lorsqu'elle en avait changé. Il est vrai qu'elle en changeait fréquemment; car on trouva, à sa mort, trente mille robes dans ses armoires. Coquette et pleine de vanité, elle fut aussi d'une dissolution de mœurs qui était un scandale, même à cette époque et dans ce pays. Elle avait été fiancée en 1744 au duc de Holstein-Gottorp; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu. Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat, afin de pouvoir avec moins de contrainte changer de favori; l'un d'eux, le grand veneur Alexis Baroumosski l'épousa, dit-on, secrètement.

Cependant, à côté de faits d'une violence inouïe, d'actions basses, honteuses, l'histoire de l'impératrice Elisabeth renferme des pages glorieuses. Nous en avons signalé quelques-unes. Rappelons encore que, peu éclairée elle-même, elle protégea pourtant les lettres et les arts, fonda l'université de Moscou et l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. Notons enfin ce fait singulier et tout à son honneur, que, malgré la difficulté qu'elle éprouvait à écrire, elle fut en correspondance avec Voltaire et lui fournit des matériaux pour son *Histoire de Pierre le Grand*.

Près de mourir, durant son agonie, tout à coup apparaissent à Elisabeth épouvantée les ombres des malheureux qui, de par son omnipotence cruelle, languissent dans les cachots de l'empire, et aussitôt elle ordonne leur élargissement. Ce fut d'abord 14,000 contrebandiers, puis 25,000 infortunés retenus pour des dettes ne s'élevant pas au-dessus de 500 roubles. Elle ne crut pas avoir fait assez pour que l'histoire oubliât l'injustice avec laquelle avaient eu lieu les arrestations durant son règne : elle paya de ses propres deniers les dettes des malheureux qu'elle venait de rendre à la liberté. Elle voulut encore que toutes les confiscations faites pour raison de fraude fussent restituées; enfin les droits sur le sel furent diminués par elle, au point qu'il en résulta une diminution, dans les revenus annuels de l'empire, de près d'un million et demi de roubles.

Elisabeth Petrowna mourut le 5 janvier 1762, âgée de cinquante et un an. Avec elle s'éteignit la maison de Romanof; celle de Holstein-Gottorp lui succéda.

ÉLISABETH-ALEXIEVNA, impératrice de Russie, née en 1779, morte en 1826. C'était une princesse de la maison de Bade, qui s'appelait d'abord Louise-Marie-Auguste. Elle changea de nom en changeant de religion, pour épouser le grand-duc de Russie Alexandre Paulovitch, alors âgé de seize ans (1793), et depuis empereur. Cette princesse aimable, douce, spirituelle et bienfaisante, fonda l'Institut pour les jeunes orphelines, filles de militaires russes. Elle mourut peu de mois après son époux, à l'âge de quarante-sept ans. Elle avait eu deux filles qui moururent en bas âge.

ÉLISABETH D'AUTRICHE, reine de Suède, de Norvége et de Danemark, née à Bruxelles en 1501, morte à Gand en 1525. Elle était fille de Philippe Ier, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, et épousa, en 1515, Christiern II, roi de Suède, de Norvége et de Danemark. La maîtresse de cet abominable tyran rendit la vie insupportable à la malheureuse reine, et, après la mort de cette maîtresse, nommée Dyvecke, Elisabeth se vit en butte aux outrages de la mère, qui avait hérité du honteux pouvoir de sa fille. Après la déposition de Christiern (1523), les luthériens la persécutèrent à leur tour. Elisabeth se retira alors auprès de son frère Charles-Quint, et mourut en Flandre, à l'âge de vingt-quatre ans.

ÉLISABETH DE BOHÊME, princesse palatine, née en 1618, morte à Hervorden en 1680. Elle était fille de Frédéric V, électeur palatin et roi de Bohême. Dès sa jeunesse, elle manifesta une véritable passion pour l'étude des sciences et pour la philosophie, et refusa même la main de Vladislas IV, roi de Pologne, dans la crainte que cette union ne la détournât de l'étude. Enthousiaste de la philosophie cartésienne, elle détermina Descartes à se fixer à Leyde et ensuite à Eyndegeast, afin d'être plus à portée de prendre ses leçons. Les spéculations les plus abstraites de la métaphysique, les questions les plus ardues de la géométrie étaient ses exercices ordinaires; et elle acquit un tel degré de science que Descartes, en lui dédiant ses *Principes*, la proclama la première et la plus savante de ses disciples. Elle finit par se retirer à l'abbaye luthérienne de Hervorden, dont elle était supérieure et dont elle fit une sorte d'Académie philosophique, qui fut la première et la plus célèbre école cartésienne.

ÉLISABETH-CHARLOTTE DE BAVIÈRE, dite la **Princesse palatine**, femme de Monsieur, frère de Louis XIV, et mère du Régent, née à Heidelberg en 1652, morte à Saint-Cloud en 1722.

(A l'article Charlotte-Elisabeth, le *Grand-Dictionnaire* a consacré une trentaine de lignes à cette princesse; depuis, de nouveaux renseignements nous sont parvenus, et nous n'hésitons pas à mettre ici une biographie beaucoup plus complète.)

Cette figure semble placée entre les hypocrisies de la fin du siècle de Louis dit le Grand, et les orgies de la Régence, pour empêcher qu'on ne désespère de l'humanité. Elle plane, ferme, juste, honnête, au-dessus de ces deux époques, l'une pleine de sang, l'autre de boue.

Charlotte-Elisabeth était fille de Charles-Louis de Bavière, électeur du Palatinat. Tout enfant déjà elle fait preuve d'un caractère franc, ouvert, un peu vif, parfois même brusque, emporté; elle préfère aux poupées, aux chiffons, aux mille riens qui sont la joie, les trésors des petites filles, les fusils, les sabres : c'est un vrai garçon. « Mademoiselle de Quadt, dit-elle, a été ma première gouvernante et celle de mon frère; elle était déjà vieille. Elle voulut une fois me donner le fouet, car *j'étais un peu volontaire dans mon enfance*, mais je me débattis si fort et je lui donnai avec mes jeunes pieds tant de coups dans son vieux ventre, qu'elle tomba tout de son long avec moi et faillit se tuer. » Telle, volontaire, comme elle dit, emportée, nous la verrons souvent; mais plus souvent encore bonne, sensible, et toujours vraie, naturelle, honnête femme enfin; on a presque envie de dire honnête homme.

Mademoiselle de Quadt, ne voulant plus se risquer à recevoir les coups de pieds de son élève, Charlotte-Elisabeth est confiée aux soins de mademoiselle Offen (madame d'Harling), d'où elle passe aux mains de sa tante Sophie. Mais la jeune princesse n'est point encore la femme studieuse, réfléchie, amoureuse de solitude que nous rencontrerons plus tard à Marly, à Saint-Cloud, même au Palais-Royal; c'est une jeune enfant, gaie, rieuse, « volontaire, » qui s'échappe des mains de ses gouvernantes pour aller courir par les prés et par les monts à la recherche des nids d'oiseaux, à la poursuite des papillons; elle aime le grand air, l'espace, la liberté. Hélas! toujours elle les aimera, et c'est pour les regretter que plus tard elle reportera son esprit vers les premiers temps de son enfance. « Mon Dieu! s'écriera-t-elle, combien de fois ai-je mangé des cerises sur la montagne avec un bon morceau de pain, à cinq heures du matin! J'étais alors plus gaie qu'aujourd'hui. »

Ces souvenirs de son enfance, elle les aime. Ecoutez ce qu'elle écrit de Marly, le 22 novembre 1714, c'est-à-dire après quarante-trois ans de séjour en France : « Je ne peux supporter le café, le chocolat et le thé, et je ne puis comprendre qu'on en fasse ses délices : un bon plat de choucroute et des saucissons fumés font, selon moi, un régal digne d'un roi, et auquel rien n'est préférable; une soupe aux choux et au lard fait bien mieux mon affaire que toutes les délicatesses dont on raffole ici.... Le lait et le beurre, disait-elle encore, ne sont pas aussi bons que chez nous, ils n'ont pas de saveur et sont comme de l'eau; les choux ne sont pas bons non plus, car la terre n'est pas grasse, mais légère et sablonneuse, de sorte que les légumes n'ont pas de force et que le bétail ne peut donner de bon lait. Mon Dieu! que je voudrais pouvoir manger des plats que vous fait votre cuisinière! Ils seraient plus de mon goût que tout ce que m'apprête mon maître d'hôtel. »

On le voit, la petite fille de Heidelberg se retrouve dans la grande dame de Marly. Elle dit encore : « J'aime mieux voir des arbres et des prairies que les plus beaux palais; j'aime mieux un jardin potager que des jardins ornés de statues et de jets d'eau; un ruisseau me plaît davantage que de somptueuses cascades; en un mot, tout ce qui est naturel est infiniment plus de mon goût que les œuvres de l'art et de la magnificence : elles ne plaisent qu'au premier aspect, et, aussitôt qu'on y est habitué, elles inspirent la fatigue et on ne s'en soucie plus. »

En 1671, Charlotte-Elisabeth épousa Monsieur, frère de Louis XIV. Elle avait dix-neuf ans. Etait-elle jolie? Non, s'il faut en croire le portrait de Rigaud, qui nous la montre grosse, grasse, haute en couleur, sans beaucoup de distinction. Non encore, s'il faut l'en croire elle-même.

« Il n'importe guère que l'on soit beau, dit-elle, et une belle figure change bientôt; mais une bonne conscience reste toujours bonne. Il faut que vous ne vous souveniez guère de moi, si vous ne me rangez pas au nombre des laides. Je l'ai toujours été et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole; ma taille est monstrueuse de grosseur; je suis aussi carrée qu'un cube; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune; mes cheveux deviennent tout gris; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues; j'ai la bouche grande, les dents gâtées, et voilà le portrait de mon joli visage. »

Voilà pour le physique, quand elle était, il est vrai, déjà âgée; n'importe, elle ne devait pas être belle, moins encore jolie, à dix-neuf ans. Quant au moral, écoutez Saint-Simon : « Madame, dit-il, était une princesse de l'ancien temps, attachée à l'honneur, à la vertu, au rang, à la grandeur, inexorable sur les bienséances. Elle ne manquait point d'esprit, et ce qu'elle voyait, elle le voyait très-bien. Bonne et fidèle amie, sûre, vraie, droite, aisée à prévenir et à choquer, fort difficile à ramener; grossière, dangereuse à faire des sorties publiques; fort allemande dans toutes ses mœurs, et franche; ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres; sobre, sauvage et ayant ses fantaisies. Elle aimait les chiens et les chevaux, passionnément la chasse et les spectacles; n'était jamais qu'en grand habit ou en perruque d'homme et en habit de cheval... »

En vérité, il n'était point de par le monde de princesse qui convînt moins à Monsieur, ce prince efféminé. Elisabeth le savait bien; ce mariage lui répugnait, et elle ne s'en cachait pas. « Si je suis venue en France, dit-elle, c'est par pure obéissance pour mon père, pour ma tante, l'électrice de Hanovre; mon inclination ne m'y portait nullement. Je suis donc, dit-elle encore, l'agneau qui vais être sacrifié. » L'électeur espérait, en effet, cimenter par cette alliance la paix faite avec la France au traité de Westphalie.

Elle se sacrifia donc et doublement; car, après avoir fait taire son cœur, il lui fallait faire taire sa raison, abjurer le calvinisme qu'aimait son esprit libre et droit, et embrasser la religion catholique. L'abbé de Saint-Géri de Magnas nous dit : « Demandée en mariage pour Monsieur par Louis XIV, la condition principale fut qu'elle embrasserait la religion catholique. L'ambition ni la légèreté n'eurent point de part à son changement; le respect et la tendresse qu'elle conservait pour madame la princesse palatine, sa tante, qui était catholique, ne lui permirent pas de refuser l'instruction : elle écouta le P. Jourdan, jésuite. Née avec cette droiture qui l'a si fort distinguée pendant sa vie, elle ne résista pas à la vérité. Elle fit abjuration à Metz. »

Pourtant elle restera calviniste au fond du cœur, comme elle restera Allemande, bien qu'elle aime sa patrie d'adoption. Un jour qu'elle se promenait seule dans l'orangerie de Versailles, elle se mit, sans y songer, à fredonner, puis à chanter les psaumes. Un peintre, qu'elle ne voyait pas, un zélé réformé, l'entendant, descendit tout à coup de son échafaudage et, se jetant à ses pieds : « Est-il possible, madame, s'écria-t-il, que vous vous souveniez encore de nos psaumes? » Tous les jours elle lisait la Bible, la Bible en allemand.

Lorsque, après la révocation de l'édit de Nantes, Mme de Maintenon et le P. La Chaise lancent leurs dragons ivres contre Jean Cavalier, elle ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ce n'est se montrer nullement chrétien que de tourmenter les gens par des motifs de religion, et je trouve cela affreux. » Plus tard, lorsque son fils sera régent, elle voudra même prendre la revanche des dragonnades et demandera que les réformés qui pâtissent aux galères soient rendus à la liberté, et qu'à leur place soient mis leurs persécuteurs.

Voilà la catholique qu'on a façonnée. Et comment voulez-vous qu'elle soit, qu'elle puisse être catholique? « Lors de mon arrivée en France, dit-elle, on m'a fait tenir des conférences sur la religion avec trois évêques... Ils différaient tous trois dans leurs croyances. »

Combien dut souffrir ce cœur tout calviniste, vous le voyez, pour abjurer sa religion, cette âme honnête et franche pour jouer sa comédie catholique!

A quoi servit son abjuration? A quoi servit son mariage avec Monsieur? A augmenter les maux de son pays, qu'elle croyait sauver par son double sacrifice. Le frère d'Elisabeth meurt sans enfants après avoir succédé à son père, et Louis XIV, élevant au nom de sa belle-sœur des prétentions sur le Palatinat, y envoie ses armées. On sait le reste.

La pieuse Allemande a le cœur serré en songeant aux guerres meurtrières dont elle est le prétexte; toute sa vie elle y pensera, et toujours avec douleur. « Quand je songe aux incendies, il me vient des frissons... Toutes les fois que je voulais m'endormir, je revoyais tout Heidelberg en feu. Cela me faisait lever en sursaut, de sorte que je faillis en tomber malade. » Elle dit encore : « J'éprouve une douleur amère quand je pense à tout ce que M. Louvois a fait brûler dans le Palatinat; je crois qu'il brûle terriblement dans l'autre monde, car il est mort si brusquement qu'il n'a pas eu le temps de se repentir. »

Ces dernières lignes sont datées du 3 novembre 1718, c'est-à-dire de trente années après l'incendie du Palatinat. Or, nous n'en sommes pas encore là, nous n'en sommes pas aux regrets, aux larmes, aux heures de solitude et de tristesse.

Elisabeth-Charlotte a dix-neuf ans, et malgré son mariage forcé, son abjuration de convenance, elle a encore en elle de l'enfant que nous avons vue mangeant des cerises à cinq heures du matin sur les hauteurs de Heidelberg; elle est vive, elle est gaie. « La joie est très-bonne pour la santé, disait-elle; ce qui est sot, c'est d'être triste. » Elle est naïve, elle est franche, elle est brusque, et lorsqu'elle paraît à la cour présentée par la princesse palatine Anne de Gonzague, en vérité tout ce monde, ce monde à talons rouges et à perruques, enrubanné, empesé, est surpris. On lui présente son médecin et elle répond « qu'elle n'en a que faire, qu'elle n'a jamais été ni saignée, ni purgée, et que quand elle se trouve mal, elle fait deux lieues à pied et qu'elle se trouve guérie. » Ce n'est plus de la surprise, c'est du scandale. « Elle a, dit Saint-Simon, *la figure et le rustre d'un Suisse*, » et Mme de Sévigné prétend qu'elle est « étonnée de sa grandeur. »

En vérité, pour un esprit fin comme celui de Mme de Sévigné, c'est s'égarer étrangement. Mme Charlotte-Elisabeth est brusque, sauvage; elle a le geste vif, la langue prompte et sans détour, « nulle complaisance, dit Saint-Simon, *nul tour d'esprit;* » elle n'a rien de la délicatesse de la femme; mais, outre qu'elle est honnête femme par excellence, elle est fière de sa race; elle connaît ses prérogatives, ses droits, et on a pu dire d'elle : « Jamais grand ne les fit mieux servir aux autres. » Quand son fils s'approcha d'elle pour lui demander l'autorisation d'épouser la fille naturelle de Louis XIV, Madame, ne pouvant se contenir, donna un soufflet à son fils. Une autre fois, la duchesse de Berry étant venue l'embrasser avant d'aller aux Tuileries, Madame remarqua que sa petite-fille était dans un déshabillé peu convenable à son rang : « Non, madame, lui dit-elle, rien ne peut vous excuser; vous pouvez